



HAL
open science

HABITER LA PENURIE. La panne de courant, révélatrice de la vulnérabilité d'une condition citadine.

Hélène Subrémon

► **To cite this version:**

Hélène Subrémon. HABITER LA PENURIE. La panne de courant, révélatrice de la vulnérabilité d'une condition citadine.. 2010. halshs-00719721

HAL Id: halshs-00719721

<https://shs.hal.science/halshs-00719721>

Preprint submitted on 20 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HABITER LA PENURIE.

La panne de courant, révélatrice d'une condition citadine vulnérable.

Hélène Subrémon

hsubremon@gmail.com

104 rue du faubourg Saint-Denis

75010 Paris

T : 06. 22. 80. 01. 65

« Nous apprenons davantage sur l'énergie lorsque nous la perdons et qu'il ne nous sommes laissés là à manger des céréales à la lueur des chandelles sur le perron ; que nous aidons le garçon de café, le coiffeur et un homme malentendant à se diriger à l'intersection ; ou encore que nous croisons pour la première fois ce voisin âgé alors que nous venons livrer un peu d'eau. »
(Nancy Gibbs)¹

Coupures ponctuelles d'électricité, effondrement du réseau d'approvisionnement électrique d'un immeuble, d'un quartier, dysfonctionnement du chauffage ou de la climatisation, arrêt des feux tricolores dans la rue ou encore rupture de catener sur une voie ferrée, la panne survient dans des circonstances très différentes. Et les conséquences de cet incident dépendent à l'évidence de son ampleur : qu'il s'agisse d'un dysfonctionnement du système électrique domestique ou que l'arrêt concerne des systèmes plus complexes et une population plus vaste. Mais, la panne de courant est toujours une rupture brutale dans la distribution du courant électrique. Elle se manifeste par un arrêt momentané des objets techniques et des systèmes qui fonctionnent grâce à l'électricité : les lumières s'éteignent, les appareils ne fonctionnent plus, les commandes ne répondent plus. Dans tous les cas, la panne désorganise. C'est alors que l'on s'interroge, quand la frayeur ne paralyse pas tout à fait : que faire ? Comment traverser l'incident sans encombre ? Quelles compétences faudrait-il mobiliser pour poursuivre ses activités ?

Cet article propose d'étudier cet événement peu travaillé par les sciences sociales. Pourtant, il ne manque pas d'illustrations, qu'il s'agisse d'un arrêt momentané dans son logement ou de coupures aléatoires mais récurrentes dans certaines zones urbaines aux réseaux techniques peu performants. Pour mémoire, il existe des périodes de fort risque énergétique saisonnier au point que pendant les fortes chaleurs ou les grands froids, il n'est pas rare de demander à la population locale de diminuer sa consommation d'énergie domestique ou de pratiquer des coupures sur les réseaux. En France, la Bretagne et la région PACA, notamment, traversent chaque année des périodes de situation limite qui font peser de fortes tensions sur leurs réseaux régionaux. D'autres régions du monde autrement urbanisées connaissent des coupures chroniques – parfois quotidiennes – impactant de fait la vie citadine et son organisation dans l'espace. La panne peut être un « black-out » total sur une région entière. On se souvient encore de ce soir du 4 novembre 2006 ou, en moins de trente secondes, le réseau interconnecté européen s'est séparé en trois parties, plongeant dans le noir cinq millions de consommateurs français et dix millions de consommateurs dans les différents pays de l'ouest de l'Europe. Enfin la panne de courant peut être aussi l'effet collatéral d'une catastrophe

¹ C'est ainsi que la journaliste Nancy Gibbs ouvre son article du *Time* le 25 août 2003 suite à la grande panne électrique qui vient de toucher la ville de New York.

naturelle de grande ampleur : tsunami, ouragan, coulée de boues, tremblement de terre détruisent tout sur leur passage, y compris les réseaux électriques. Survivre à la catastrophe implique de vivre sans lien à l'extérieur et sans branchement au réseau. Ici la violence du désastre recompose intégralement l'organisation d'une société.

Notre démonstration comprendra deux parties.

- Dans un premier temps, nous nous attacherons à comprendre les circonstances dans lesquelles la panne se produit en milieu urbain, ses conséquences et les pratiques sociales réactives qu'elle donne à voir. Nous aborderons trois niveaux de la panne comme trois échelles d'observation différentes: la panne vécue comme un dysfonctionnement domestique anodin, la panne jugée plus sérieuse parce qu'elle survient dans des circonstances extrêmes, la panne importante mais quotidienne qui laisse apparaître une réorganisation socio-spatiale.
- La panne est aussi un révélateur d'un rapport contemporain et citadin au chaos. L'arrêt simultané des machines qui fondent le fonctionnement de l'environnement urbain renvoie à des images de désordre, annonciateur de changements profonds possibles. Une exploration de cet imaginaire fera donc l'objet d'une seconde partie.

Travailler sur la panne électrique

La ville moderne s'est construite grâce à un approvisionnement d'énergie - et notamment d'électricité - puissant et permanent. Elle se structure désormais autour de performances technologiques et d'optimisations de systèmes qui par leurs complexités et leurs interdépendances fondent un milieu propre, un environnement sociotechnique qui s'étend des logements - leurs architectures, leurs équipements - à la ville - ses réseaux... Cette expansion technique a été contemporaine d'une certaine définition de la modernité qui formule l'idéal citadin à travers le progrès technique et l'innovation constante. La performance technique, la rationalisation des procédés, la sophistication des systèmes techniques et leurs prouesses sont d'ailleurs pour Antony Giddens (1994) des applications les plus littérales de la modernité rêvée. Elle implique, de prime abord, une confiance absolue dans ces systèmes techniques dits aussi systèmes abstraits ou systèmes experts. Alors que l'on ignore pour ainsi dire, tout de leur fonctionnement, pourtant l'usage des ascenseurs ou la fréquentation d'immeubles de grande hauteur, par exemple, sont de l'ordre du quotidien. L'hégémonie de ses systèmes sur nos existences résulte avant tout dans leur complexité et leur performance. Pour l'auteur, il s'agit d'une véritable « foi » dans l'expertise technique qui démultiplie les possibles et rend inutile la co-présence, c'est-à-dire, de partager avec les autres un même espace en un même temps. Le pendant est que cette foi dans des systèmes technologiques complexes construit une distance entre l'individu et son environnement - puisqu'il le réduit à un agent de ces mêmes systèmes - et obstrue toute relation directe, matérielle, tangible dans l'espace urbain.

Max Weber, déjà, identifiait le progrès technique comme une distance opérée entre l'homme, son corps et son environnement technique que jusqu'ici il façonnait lui-même. Le « processus d'intellectualisation » pour Weber (1919 et 1959) consiste dans cette perte de connaissance de ses propres conditions d'existence puisque cette dernière est remplacée par le recours à des techniques dont on attend une fiabilité et une performance exceptionnelles.

« Mais le sauvage sait parfaitement comment s'y prendre pour se procurer sa nourriture quotidienne et il sait quelles sont les institutions qui l'y aident. L'intellectualisation et la rationalisation croissantes ne signifient donc nullement une connaissance générale croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous

pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, nous prouver qu'il n'existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère le cours de la vie ; bref que nous pouvons maîtriser toute chose par la prévision. Mais cela revient à désenchanter le monde. Il ne s'agit plus pour nous, comme pour le sauvage qui croit à l'existence de ces puissances, de faire appel à des moyens magiques en vue de maîtriser les esprits ou de les implorer mais de recourir à la technique et à la prévision. Telle est la

signification essentielle de l'intellectualisation. » (p....)

Aussi, lorsque la panne survient dans cet environnement hyperspécialisé et sophistiqué, c'est l'expérience du dénuement qui prime sur tout autre : le dénuement technologique mais aussi un retour brutal à une corporéité perdue : l'impératif de se débrouiller, de bricoler, de faire soi-même, de se penser ingénieux, l'expérience du chaud et du froid, l'expérience de l'obscurité. Le réveil du corps et des sens dans un environnement jugé hostile puisque rien ne fonctionne.

L'étude sensible de la panne de courant peut se construire à partir de deux hypothèses distinctes. (1) La panne donnerait à voir que le corps et l'action matérielle sur son environnement ne sont pas autant engagées dans l'espace citadin. Le logement et la ville élaborés à travers l'usage de la commande technique ne pensent pas d'alternative, mécanique notamment, à sa propre performance, créant de fait la vulnérabilité de son système. (2) La panne pourrait être la juste manifestation que la modernité ne rompt pas tout à fait l'épaisseur d'un niveau méso-social largement sous-investi. Alors que la ville technologique, ou ville-réseau, privilégie le rapport direct de l'individu à son système, la panne implique de recourir à l'autre, aux solidarités locales, recomposer le territoire pour qu'il redevienne habitable à une échelle d'action qui ré-invente un mode de fonctionnement alternatif.

C'est donc l'occasion d'étudier la relation d'une société urbaine à son milieu à travers sa capacité d'adaptation à un environnement nouveau alors même que la panne survient dans un territoire globalisé, branché à des réseaux en continu et qui n'envisage plus de se vivre autrement.

Méthode et approche

Le présent article est issu d'une recherche qui portait initialement sur le rapport à l'énergie domestique auprès de ménages français, anglais et allemands². La panne de courant a été abordée en tant que concentré problématique et détour méthodologique.

Le lien à l'énergie n'apparaît jamais aussi important et prégnant qu'alors même qu'il fait défaut. C'est cette hypothèse de travail qui a été travaillée : les fondations techniques de la vie citadine n'apparaîtraient à notre conscience que lorsqu'ils s'ébranlent. La ville occidentale contemporaine a été effectivement construite au sein d'un rapport d'opposition à la nature. La vie citadine, son organisation, son architecture répondaient au projet moderne d'émancipation des contraintes de la nature. Les innovations technologiques qui s'appuient sur des ressources en énergie - jusqu'ici considérées comme infinies - ont permis de démultiplier les possibilités d'un territoire idéalisé et connecté en permanence à un réseau, mais créant, de fait, sa propre

² L'échantillon est composé de plus d'une trentaine de familles qui habitent des maisons individuelles dans les agglomérations de Paris, Londres, Karlsruhe et Berlin. Appartenant à la classe moyenne et propriétaires de logements, ces ménages européens répondaient, par l'ensemble de ces caractéristiques socio-démographiques, à la commande d'EDF R&D – co-financier de cette thèse de doctorat - d'investiguer cette population spécifique.

vulnérabilité. A l'heure de l'évidence de la forclusion du monde contemporain, dispendieux en ressources naturelles, cette vulnérabilité se fait jour.

Ce travail de recherche qui a fait l'objet d'une analyse plus vaste (Subrémon, 2009) a cherché à démontrer que cette entreprise d'émancipation ne peut être, par essence, totalement achevée : le rapport au monde qui s'instaure dans un cadre de vie citadin ne peut être entièrement entravé de son milieu par l'emprise technologique. Ce sont les limites des technologies, la vulnérabilité grandissante de systèmes techniques perfectionnés qui, *a contrario*, sont les garants d'un lien mésologique. La panne électrique, par la réaction sociale qu'elle suscite serait une forme d'expression à la fois de la défaillance technologique et de la possibilité que des figures de l'habiter émergent en accord avec leur donné mésologique. Autrement dit, la catastrophe, qui nous donne à voir la ville à travers son sombre reflet, témoigne également d'un rapport au milieu accentué par les conséquences d'une déconnexion au réseau. L'étude des usages permet de rendre compte de résistances qui composent ce lien et du réveil des liens sociaux perçus comme altérés par la vie moderne. Ce que la panne électrique donne à voir c'est une vie urbaine ancrée dans son milieu géographique et social local, son milieu météorologique et symbolique.

Au plan méthodologique, nous avons adopté une approche socioanthropologique classique. L'approche du terrain a été une ethnographie minutieuse de trois familles européennes couplée par des entretiens semi-directifs sur un échantillon plus large³. L'un des objectifs de cette recherche fut d'interroger l'évidence du quotidien par l'évocation de l'incident : comprendre le contexte par son reflet, sa situation contraire..., l'absence d'énergie. L'expérience brutale de la pénurie est, quant à elle, productrice de discours. D'un coup, subitement, l'on comprend la place de l'énergie dans la vie quotidienne et le péril que représente sa coupure.

Au cours d'entretiens menés auprès des ménages, nous les interrogeons sur leurs expériences de panne. Il en ressort un premier récit d'expériences assez communes au sein d'une population qui vit dans un milieu urbanisé et qui bénéficie d'un réseau énergétique de bonne qualité pour éviter les pannes récurrentes. En revanche, l'imaginaire associé à la situation de panne et de pénurie oscille, en général, entre la frayeur et un naïf émerveillement. Il est en tout cas extrêmement riche et recouvre des champs très larges.

Mais l'énergie est un objet fuyant en sciences sociales tant elle se cantonne le plus souvent dans l'absence de discours par l'évidence de son utilisation quotidienne, ou qu'elle est empreinte d'un discours fortement normatif à l'heure où, de toute part, on nous presse de réduire nos consommations. Cette évidence de l'énergie, de sa fourniture dans la totalité des espaces, de façon continue, la fiabilité du réseau et des objets techniques composent le creuset de cette absence de discours. C'est le propre de la vie contemporaine dans les sociétés occidentales que de ne plus questionner les innovations techniques, désormais socialement et culturellement intégrées, comme l'électricité par exemple.

³ D'une manière générale dans cette recherche, nous avons observé des pratiques et recueilli des discours d'une grande homogénéité, la comparaison interculturelle entre les pratiques de consommation de l'énergie en France, au Royaume-Uni et en Allemagne est peu pertinente. Aussi, dans cet article, comme ailleurs dans cette recherche, nous présentons conjointement nos résultats tout en mentionnant l'origine de nos interlocuteurs pour une plus grande clarté dans la lecture. Le constat de cette grande homogénéité dans le rapport à l'énergie est un résultat en soi qui mériterait d'être également explicité.

Qu'est-ce que la pénurie donne à voir des modes d'habiter contemporains ? quelle reconfiguration implique-t-elle ? quel ensemble imaginaire construit-elle ? Bref, comment peut-on comprendre notre rapport au monde par l'incident et par la nécessaire mobilisation de connaissances dès lors que les premiers instants de désarroi sont dépassés ?

En premier vient la désorientation... puis les compétences ou La désorientation et l'incompétence comme réactions premières

Les souvenirs d'une expérience de panne électrique ne renvoient pas, dans un premier temps, à des images très précises d'incidents notables. L'on évoque d'abord une furtive coupure de courant presque aussitôt rétablie par une intervention à l'intérieur ou l'extérieur du logement. En effet, sauf cas rare, elle ne dure que quelques moments.

« On a eu une panne après un orage, mais ça n'a pas duré très longtemps. Ça n'était pas invalidant ou handicapant. » (Magali en région parisienne)

Ou encore :

« Si... Une fois... à Paris. On a pris des bougies et c'est tout. Mais bon, pas longtemps. Pas au point de se dire : « Mince, il y a une panne. On ne peut plus rien faire ! » » (Christine en région parisienne)

Néanmoins, cette situation imprévue de coupure de courant provoque de premiers réflexes qui consistent d'abord à rétablir la lumière par l'emploi de lampes torches, d'allumettes et de bougies. Y voir, première mesure de sécurité permet aussi de traverser l'attente dans une maison désormais dangereuse ou inquiétante parce que plongée dans le noir. Puis, il s'agit de comprendre d'où vient la panne. Est-elle localisée dans sa maison ou générale dans le quartier ? Le plus souvent, les habitants connaissent suffisamment leurs logements pour savoir, rapidement, si leur réseau électrique domestique est défaillant ; la coupure de courant est alors un incident au cours duquel se développent des compétences à habiter : trouver le tableau électrique, changer des fusibles (si l'installation est ancienne), réduire le tirage en éteignant des appareils électroménagers, etc.

La coupure de courant provoque aussi une confusion horaire puisque les horloges reliées à l'électricité, si elles sont un peu anciennes, ne se re-programment pas automatiquement. Ainsi Frantz, qui habite Karlstruhe, s'aperçoit qu'une coupure de courant s'est produite quand, à son retour du travail, le voyant du four clignote. Il lui faut, lorsque ce cas se présente, chercher un repère fiable lui indiquant l'heure exacte.

Ce premier niveau de la panne électrique est une expérience commune qui, si elle est à l'origine d'une légère désorientation soulève, finalement, peu de discours et des actions assez concordantes. L'événement ne déclenche ni panique, ni inquiétude particulière, pour autant qu'il est possible rapidement de rétablir la lumière et de reprendre le contrôle de la situation.

**

Il arrive que les situations de panne soient légèrement plus inquiétantes parce qu'elles se déroulent dans des circonstances plus excessives : elles se prolongent dans le temps ou elles surviennent à une période de l'année, comme l'hiver, où la rupture de l'alimentation en énergie peut faire courir un risque vital.

Bénédicte, qui habite la région parisienne, évoque la panne de sa chaudière pendant tout un week-end d'hiver. En l'absence de son époux, seule avec ses enfants, elle a dû affronter une maison sans chauffage et sans eau chaude. Si elle se remémore cette panne avec simplicité aujourd'hui, son souvenir demeure néanmoins vif dans son esprit. Elle raconte comment elle habillait les enfants plus chaudement qu'à l'habitude et comment ils devaient se résoudre tous à se coucher plus tôt pour trouver la chaleur de leur lit. L'hygiène du corps a été minimale pendant tout le temps qu'a duré la panne. Ces autres manières de faire non habituelles sont, à ce titre, intéressantes tant elles révèlent les compétences à habiter qui mobilisent des savoirs que la constance de l'alimentation en énergie pourrait avoir tendance à gommer : se couvrir chaudement le corps l'hiver, adapter son alimentation pour être sûr de manger et de boire chaud, etc, sont autant d'usages qui se produisent avec nécessité puisque la panne rompt la permanence thermique assurée par la chaudière (Subrémon, 2010). Cette réaction de Bénédicte concourt ainsi à démontrer que les limites du système technique, ici représentées par la panne, donnent à voir des compétences, des manières de faire qui, dans les circonstances habituelles, sont masquées ou effacées par la performance technique.

Marc-Antoine et Caroline habitent, également, la région parisienne. A leur retour de vacances, en plein hiver, ils se souviennent avoir retrouvé leur maison froide et le circuit de chauffage gelé. Outre les dégâts importants dans la maison, ils se sont retrouvés sans chauffage au plus froid de l'hiver. Eux aussi ont, à leur tour, développé des compétences habitantes remarquables pour faire face à cette situation périlleuse.

« La nuit où il a gelé, on était partis en vacances et on avait coupé le chauffage ! Et quand on était rentrés, tout était gelé. (...) Les radiateurs avaient gonflé. »

« Les radiateurs avaient gonflé avec le gel. Ça devait être dans les années 86, 87. Il avait fait trois ou quatre hivers super doux. On est parti en février et moi je n'ai pas fait gaffe et j'ai coupé complètement, au lieu de mettre en veille... Et là, il a fait un hiver terrible ! ... Et quand je suis rentré alors là tout était ... La chaudière avait pété et puis l'eau !...

Alors ce que tu fais, c'est que tu demandes plein de radiateurs électriques à ton voisinage et tu chauffes pour que ça fonde et que les tuyaux percés se dégonflent... Ah oui, c'était l'angoisse. Ça c'était un souvenir ! J'ai le souvenir d'avoir appelé un copain plombier et on a tout réparé en une journée le lendemain. »

Face à l'urgence de la situation, Marc-Antoine et Caroline mobilisent ainsi leur entourage, le voisinage et leurs connaissances dans le quartier pour réparer et rétablir le chauffage. Face à l'ampleur de la catastrophe, la solidarité locale s'exerce en faveur de la remise en route de leur installation de chauffage. Le prêt de matériel, l'arrivée en urgence d'un ami plombier qui possède les compétences techniques pour réparer le circuit de chauffage montrent également la nécessité de la participation de son réseau de connaissances face à la rigueur de l'événement.

Annette, à Berlin, a été confrontée à une situation semblable. Elle aussi a eu recours à son réseau social pour mettre sa famille en dehors du danger. Un dysfonctionnement de l'appareil de chauffage les a contraints, pour préserver leur enfant, à s'installer ailleurs le temps de la réparation.

Annette : « Une fois, le chauffage est tombé en panne. C'était assez terrible. »

Régis : « Et alors ? »

Annette : « Il faisait certainement moins huit ou moins dix dans l'appartement ! »

Régis : « Dans l'appartement ? »

Annette : « Oui, à Berlin, il peut faire très froid. Il faisait très froid dehors. Nous sommes donc allés chez des amis. »

Régis : « Ah vous n'êtes pas restés à la maison. »

Annette : « Non, ça allait deux jours comme ça mais avec un enfant en bas âge, ça ne va pas. »

Au bout de quelques jours, les conditions limites dans lesquelles la panne les plonge ont eu raison de leur témérité. Ils décident de faire appel à des amis qui habitent le voisinage le temps des réparations. Le froid, l'inconfort, le risque encouru par leur enfant les conduisent à demander de l'aide et, d'une certaine manière, à publiciser la situation difficile qu'ils traversent. L'adversité de la panne en plein hiver semble ne pas laisser de choix que de chercher à l'extérieur l'aide nécessaire : de rétablir, au moins le temps de la panne, la force de son réseau social et d'en appeler à la solidarité.

Enfin, John, à Londres, se souvient des grèves des mineurs, en Grande-Bretagne, sous le gouvernement de Margaret Thatcher. Les coupures en énergie se produisaient, alors, à différents moments de la journée dans des quartiers de la ville. Après réflexion et pour faire face à des situations de coupures répétées, il se résout à travailler pendant la journée à l'université puisqu'il n'avait ni lumière, ni chauffage dans son logement de l'époque.

John : « Et bien, je suis suffisamment vieux pour me souvenir de la grève des mineurs dans les années 70. Quand ils ont coupé le courant dans plusieurs parties de la ville. Je vivais, alors, à Cambridge. J'étais étudiant à l'université à Cambridge. En fait, j'enseignais déjà. Je me souviens que j'avais pris l'habitude, parce qu'il y avait des coupures de courant plusieurs fois par jour dans la maison dans laquelle je vivais et à l'université. Je me déplaçais donc de l'un à l'autre ; là où il y avait du courant. »

Hélène : « Comment faisiez-vous au quotidien ? »

John : « Je ne me souviens pas. J'essayais juste de garder une vie normale en me déplaçant là où je trouvais de l'énergie. »

Hélène : « C'était l'hiver ? »

John : « C'était l'hiver. »

Hélène : « Sans chauffage. »

John : « Il y avait très peu de chauffage. Mais ce dont je me souviens le mieux c'est qu'il n'y avait plus de lumière. C'est ce dont je me souviens en premier. »

Hélène : « Vous vous rendiez à l'université pour pouvoir travailler ? »

John : « Oui, bien sûr. Mais aussi pour rester au chaud. »

On s'adapte, on s'arrange et on déplace ses activités pour s'épargner trop de perturbations dans ses habitudes. Ici, John, face à des pannes récurrentes, développe des compétences territoriales puisqu'il est capable en analysant le rythme des coupures et leur localisation dans la ville de se déplacer de son logement vers l'université aux heures qu'il consacre à son travail. La rupture d'alimentation en énergie force à repenser sa façon de travailler, mais surtout recompose son territoire pour avoir de nouveau accès à de l'énergie disponible en un lieu.

Denise Douzant Rosenfeld et Laura Faxas (1993) analysent les défaillances des équipements urbains à Santo Domingo, République Dominicaine, et évoquent une « *cultura del apagón* » : une culture de la panne électrique. Les auteures observent que face à la crise économique et à la détérioration des services publics, la population, devenue récemment citadine, développe des pratiques spécifiques à la pénurie qui renvoient aux compétences techniques, sociales et géographiques qui sont les ressources nécessaires pour dépasser l'incident.

« Lorsqu'on ne sait plus si l'on aura ou non de l'électricité, on change ses habitudes et de plus en plus le rythme des activités nécessitant du courant suit le rythme irrégulier de la fourniture de l'énergie et non plus le rythme du jour et de la nuit. On se lève en pleine nuit pour repasser, faire tourner le lave-linge, taper sur l'ordinateur, étudier, etc. On achète les produits frais au jour le jour, on n'a plus confiance dans les produits alimentaires surgelés, on supprime le poisson et les fruits de mer des menus, même si les supermarchés ont tous dû s'équiper de groupes électrogènes. »(p145)

L'absence aléatoire d'électricité révèle aussi une forme urbaine et architecturale qui ne pense pas les possibles ruptures du réseau. Les bâtiments conçus pour être ventilés exclusivement par l'air conditionné deviennent inhabitables. Les modes d'alimentation et de distribution sont repensés en fonction de l'énergie disponible : les habitudes alimentaires changent, les modes de stockage de la nourriture aussi. Les rues sont privées de feux tricolores si bien que la ville ne parvient plus à absorber le trafic automobile et amène à recourir à d'autres modes de déplacement. Une société de la pénurie s'organise et trouve à se repenser en fonction des conditions possibles dans son environnement.

Enfin, la vie sociale se recompose autour des espaces qui disposent d'énergie.

« La vie sociale est aussi perturbée, les réunions moins fréquentées, les cinémas désertés. On se fait raconter le dernier épisode du feuilleton (telenovela) que l'on a raté par celle qui avait la chance d'avoir du courant à la bonne heure. (...) Quand on désire une bière fraîche, on se rend à l'épicerie qui est devenue le lieu privilégié de rencontre sociale, le lieu d'information, le lieu des échanges entre voisins, entre habitants d'autres quartiers. » (p145)

Ces éléments concourent à penser que l'absence d'énergie est à la fois l'occasion de révéler une architecture qui ne pense pas ses limites et des pratiques sociales qui face à l'adversité ne peuvent avoir recours qu'à leur ingéniosité et leur adaptabilité pour continuer à habiter leur espace. La panne souligne ainsi différentes compétences à habiter et plus largement des capacités à dépasser les contraintes imposées par des territoires urbains qui ont été conçus sans alternative réelle. De fait, la ville contemporaine ne cesse de s'étendre et d'insérer de nouvelles technologies qui impliquent une grande quantité d'énergie continûment disponible. L'étalement urbain, la construction d'immeubles de grande hauteur climatisés artificiellement, la construction d'immeubles de logement reliés à un réseau d'énergies fossiles dont on sait qu'elles sont limitées concourent, sans nul doute, au développement de villes qui ne pensent pas la rupture énergétique puisqu'elles ne pensent pas d'alternative à ses constructions et ses équipements.

Chaos et violence

L'exploration de la signification portée à l'événement se focalise avec intensité sur le chaos. L'absence soudaine d'alimentation en énergie, dans la mesure où elle dure, renvoie à des

images de fin du monde qui oscillent entre une plongée dans la violence collective ou tout au contraire une chance inattendue pour construire une société nouvelle libérée des contraintes de la vie moderne. Il en demeure pas moins que cette confrontation subite de l'homme face à la vulnérabilité de sa condition et le dénuement de la coupure à des réseaux (énergétiques, électroniques, communication, télécommunications, etc) produisent un imaginaire proportionnel à la violence perçue. Elle laisse sans repère et ouvre le champ à un vivre ensemble en tout point différent. L'image brutale des limites de la science et de la technique par l'évocation de leur défaillance, pourtant au fondement de la pensée de la société moderne, ouvre désormais le champ des possibles pour un monde nouveau.

La panne laisse place à une forme de désorganisation qui peut donner lieu à une situation chaotique révélant, de fait, la fragilité sur laquelle la société moderne est fondée. Umberto Eco (1985) dans un essai cataclysmique, souligne cette fragilité. Face au spectre d'une panne généralisée, qui entraînerait désorganisation sociale et crise violente, U. Eco révèle que cette violence souvent prêtée aux sociétés médiévales caractérise tout autant les sociétés contemporaines.

« Un jour, aux Etats-Unis, la coïncidence d'un embouteillage routier et d'une paralysie des chemins de fer empêche le personnel de relève d'atteindre un grand aéroport. Accablés par le stress, les contrôleurs non remplacés provoquent une collision entre deux jets qui tombent sur une ligne électrique à haute tension. Sa charge, répartie sur d'autres lignes déjà surchargées, provoque un black-out comme celui que New York a déjà connu il y a quelques années. Mais cette fois-ci, le black-out est plus radical et dure quelques jours. Comme il neige, les routes sont bloquées et les voitures créent des embouteillages monstres ; dans les bureaux, on allume des feux pour se chauffer, des incendies éclatent et les pompiers n'arrivent pas à rejoindre les lieux pour les éteindre. Le réseau téléphonique se bloque sous la pression de cinquante millions de personnes isolées qui essaient de se contacter. Des marches dans la neige commencent et des morts sont abandonnés en chemin. Dépourvus de toutes provisions, les migrants essaient de s'emparer d'abris et de denrées alimentaires ; les dizaines de milliers d'armes à feu vendues en Amérique entrent en action, les forces armées s'emparent de tous les pouvoirs et sont à leur tour victimes de la paralysie générale. On pille les supermarchés, dans les maisons les réserves de bougies sont épuisées, dans les hôpitaux le nombre de morts de froid, de faim et le manque de soins augmente. Quelques semaines plus tard, lorsque tout rentrera péniblement dans l'ordre, des millions de cadavres dispersés dans les villes et dans les campagnes commenceront à répandre des épidémies et des fléaux dignes de la peste noire, qui au XIVe siècle détruisit les deux tiers de la population européenne (...) » (p89-90)

L'auteur renvoie à une pensée présente dans l'évocation de la panne, celle du chaos et du recours à la violence. Il évoque le caractère profondément féroce de la civilisation contemporaine. Il ajoute, par cette fable, que le progrès technique n'est en rien le garant d'une société progressiste et apaisée. La simulation de panne qu'Eco propose permet de mettre à distance, de minorer l'argument de la technique toute puissante puisqu'elle ne ferait, selon l'auteur, que masquer à travers ses prodigieuses performances, le fondement brutal de la société contemporaine.

La panne renvoie effectivement à l'idée de la régression et à la perte d'un acquis de civilisation. Alain Corbin dans sa préface à *La fée et la servante* d'Alain Beltran & Patrice A. Carré (1991) précise que l'électricité répond dès les premiers temps de sa diffusion à des exigences sécuritaires : elle traque le désordre et le sale tant dans l'espace privé que dans l'espace public. Elle est une norme bourgeoise d'ordre social qui s'impose par l'étendu des possibilités qu'elle offre. Elle fait reculer la nuit et son imagerie menaçante, si bien que son arrêt brutal est perçu comme insupportable puisqu'il renvoie à la nuit, au froid, à l'isolement, à l'immobilité. Bref, la panne semble nous faire perdre une part de notre humanité.

Pourtant, Paul Virilio (2002) voit dans cette réaction violente, un premier effet positif et presque cathartique. L'accident qui doit être pensé comme inhérent à l'invention technique et intégré dans les conséquences de son accumulation porte à la conscience humaine les défaillances de la technique. Aussi, il insiste pour corréliser l'invention technique et l'invention de l'accident : la technique porte en elle sa propre limite et a pour première conséquence dramatique la vulnérabilité de ceux qui l'emploient.

« Inventer le navire à voile ou à vapeur, c'est inventer le naufrage. Inventer le train, c'est inventer l'accident ferroviaire du déraillement. Inventer l'automobile domestique, c'est produire le télescopage en chaîne sur l'autoroute. Faire décoller le plus lourd que l'air, l'avion mais également le dirigeable, c'est inventer le crash, la catastrophe aérienne. Quant à la navette Challenger, son explosion en plein vol la même année que le drame de Tchernobyl, c'est l'accident originel d'un nouvel engin, l'équivalent du premier naufrage du tout premier navire » (p24)

Cette réflexivité, quant à la limite technique et la limite de nos propres existences, était bien présente dans l'imaginaire des ménages que nous avons rencontrés. Rafael, à Londres, envisage en effet une situation catastrophiste mais salvatrice. Loin de s'effrayer, il espère que la rupture de l'alimentation en énergie conduirait à une prise de conscience collective de la démesure de la consommation d'énergie et de la nécessité impérative de changer les modes de vie citadins.

« Je pense que ce serait fabuleux parce que mon inconfort, ce ne serait rien par rapport au bien que ça ferait pour le pays tout entier. Et les gens pourraient se dire : « Mince, on ne devrait pas mettre l'air conditionné. On ne devrait pas. » J'interprète ton scénario comme s'il n'y avait pas assez d'énergie pour... c'était pendant un été très chaud, quand tous les airs conditionnés sont allumés et ce serait une très bonne raison. Ce serait comme « Regarde ! Eteins le ! Fabrique autrement ta maison ! » et si c'est en hiver « Isole mieux les maisons et baisse le chauffage. » »

Qu'elle se manifeste par la violence cataclysmique ou salvatrice, la panne est associée à une césure nette voire à un revirement. Elle reconfigure le rapport au monde d'une société qui se découvre par la perte de ce qui semble faire d'elle une société civilisée : son fonctionnement en réseau.

Vers un autre modèle de société ?

Mike Davis (2007) évoque une situation proche de la panne, celle des restrictions et notamment en ressources énergétiques, en temps de guerre aux Etats-Unis. Il se souvient alors que les habitants des grandes villes abandonnaient leurs voitures pour leur vélo, développaient des systèmes de covoiturage et « des jardins de la victoire » issus d'une campagne publique

qui incitait celles et ceux qui disposaient d'un petit espace extérieur de le cultiver en potager plutôt que d'étaler leur gazon.

« Au-delà de répondre à des besoins alimentaires, cette horticulture de guerre contribua à nourrir un imaginaire spontané d'autosuffisance et d'écologie urbaine, même si le concept n'existait pas encore à l'époque. »

Ces restrictions montre que les modes de vie américains, connus pour leur opulence, capables de se ré-examiner et de se restreindre pour répondre aux nécessités patriotes. Le propos, optimiste sur la capacité des sociétés humaines à s'adapter à de nouvelles règles du jeu, autorise de penser les conséquences de ressources insuffisantes supposées sur l'organisation sociale. La menace que n'évoque cependant pas l'auteur est la possibilité de conflits sociaux de grande ampleur pour l'énergie – ce que le sentiment patriote de l'époque semblait désamorcer.

Dans une logique identique, le chaos provoqué par la panne évoque la nécessité d'une réinvention collective face à l'adversité de la situation. En entretien, les ménages se laissent à rêver que, du changement de leurs modes de vie, pourrait émerger une société nouvelle. Les propos convergent de façon tout à fait intéressante vers l'image du camping : la vie en plein air, la vie de peu ou la pénurie choisie pour éprouver davantage l'habiter en accord avec une nature idéalisée. Le camping comporte une imagerie de vie, certes, peu confortable mais de forte intensité. Il est associé à un mode de vie simple, rude, mais qui permet de s'installer et de vivre par tous les temps en tous les endroits: se laver à l'eau du ruisseau, vivre avec la lumière du soleil, dormir à même le sol. Il représente un inconfort accepté parce qu'il porte un sens d'une rusticité enchantée, ce que la vie comporte de plus élémentaire et les plaisirs simples (Sirost, 2001 ; Deotte, 2006) : c'est la gloire faite à l'élémentaire. Faire son bonheur de peu. Se débrouiller avec ce que l'on trouve. Ce retour vers l'essentiel des choses ... Outre une réponse à l'univers oppressant des villes, c'est une manifestation d'un « encore humain » face au progrès, à cette distance opérée d'avec le monde. Ce retour renoué à la nature, se satisfaire du peu, en réalité vécu comme l'essentiel, c'est, d'une certaine manière, être plus présent au monde, avec les éléments de la nature, vers son groupe familial, vers les autres en tant qu'être social (Sansot, 1991).

Par analogie, la coupure de courant c'est donc aussi la coupure d'avec le monde urbanisé, avec la civilisation.

Conclusion

A l'heure où la raréfaction des ressources énergétiques est au cœur des études urbaines contemporaines, cet article s'est proposée de recourir à une situation limite – la panne – pour mieux comprendre les enjeux et penser l'alternative ; autrement dit, intégrer les limites des systèmes techniques utilisés pour concevoir une architecture et une ville capable de dépasser sa propre vulnérabilité.

L'examen d'expériences de pannes très diverses met en évidence des compétences techniques, sociales et territoriales le plus souvent réduites à des signaux faibles, mais qui se manifestent avec acuité et précision dès lors que l'arrêt momentané s'installe et qu'il est impératif de dépasser la contrainte énergétique.

Sur le plan symbolique, la panne renvoie à ce que deviendrait notre monde « coupé de l'extérieur » : comment serons-nous capables de nous organiser collectivement alors que notre

mode de vie n'est plus opérant? Les discours renvoient, essentiellement, à des images effrayantes ou enchantées de chaos, signes surtout de l'inconnu que la panne représente pour des citoyens qui n'y sont pas préparés. La panne semble être une des expressions de la vulnérabilité au monde trop souvent ignorée de la condition citadine. Et c'est aussi un point d'observation privilégié du rapport contemporain au chaos, tant elle renvoie à l'idée de fin du monde ou de fin d'un monde.

L'ambition de cet article a été d'apporter les premiers éléments programmatiques de cet objet qui mériterait de plus amples investigations. Les terrains pourraient être multiples tant l'énergie - donc la panne - touche l'organisation sociale dans son entier : allant de l'étude la panne récurrente du développement anarchique des villes du Sud à la réinvention d'une urbanité dans les villes du Nord en crise (Détroit aux Etats-Unis par exemple). La conclusion de notre première analyse est que la panne constitue un laboratoire social, au sens où elle provoque une réaction sociale remarquable et complexe, qui jusqu'ici n'a pas fait l'objet de travail empirique important.

Bibliographie

- Beltran Alain, Carré Patrice A., *La fée et la servante. La société française face à l'électricité XIXe-XXe*, Paris, Belin, 1991
- Berque Augustin, *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, Paris, 2000
- Berque Augustin, de Biase Alessia, Bonnin Philippe (dir.), *L'Habiter dans sa poésie première, Actes de colloque de Cerisy-la-Salle*, Paris, Les éditions donner lieu, 2008
- Davis M. (2007), « Écologie en temps de guerre. Quand les États-Unis luttèrent contre le gaspillage des ressources », *Mouvements* n°54, 2007
<http://www.mouvements.info/Ecologie-en-temps-de-guerre-Quand.html>
- Douzant Rosenfeld Denise, Faxas Laura, « Equipements urbains et services de remplacement : le cas de Santo Domingo (République dominicaine) » *Tiers Monde*, 1993, tome 34, n°133, pp139-151
- Deotte Martine, *Les campeurs de la République : 70 ans de vacances utopiques*, Paris, Bourin, 2006
- Eco Umberto, « Le nouveau Moyen Âge », in *La Guerre du faux*, Paris, Grasset, les cahiers rouges, 1985
- Giddens Antony, *Les conséquences de la modernité*, L'Harmattan, Collection Théorie sociale contemporaine, 1994
- Sansot Pierre, *Les gens de peu*, Paris, PUF, 1991
- Sirost Olivier « Camper ou l'expérience de la vie précaire au grand air », *Ethnologie française*, dossier « Habiter la nature ? le camping », n°4, 2001
- Subrémon Hélène, *Habiter avec l'énergie. Pour une anthropologie sensible de la consommation d'énergie*. Thèse de doctorat, Université Paris-Ouest Nanterre La Défense, juin 2009
- Subrémon Hélène, « Le climat du chez-soi : une fabrication saisonnière », *Ethnologie française*, 2010, n°4
- Virilio Paul, *Ce qui arrive*, Paris, Galilée, 2002
- Weber Max, « Le métier et la vocation de savant », (1919), in *Le Savant et le Politique*, Paris, Plon, 1959.